

4-24-1947

Le Travailler Newspaper Article

Le Travailler

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/fac-lpg-bio>

Recommended Citation

Louis-Philippe Gagné Papers, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This Invitation is brought to you for free and open access by the Louis-Philippe Gagné at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Bio Writings by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact jessica.c.hovey@maine.edu.

Le roman de Lewiston

Les annales politiques et populaires d'un heureux coin du
Maine, d'après son maire, M. Gagné

par Yvonne LE MAITRE

Il a été question dans le "Travailleur" de la rivalité de Lewiston, Maine, et Woonsocket, Rhode-Island, quant à la couronne de reine franco-américaine. On a cité l'étonnante population scolaire francotte de la ville du Rhode-Island; ses 11 écoles paroissiales franco-américaines qui ne font qu'une bouchée de la seule autre école paroissiale de Woonsocket. Après tout cela, évidemment, la parole était à Lewiston. M. Louis-Philippe Gagné, qui prit rondement Lewiston aux dernières élections (il en était intronisé maire le 17 mars dernier) ne fut jamais homme à hésiter à prendre une simple parole. A une récente conférence à l'Alliance française de Manchester, N. H., il nous disait donc ce que c'est que la *French City* du Maine, comme les Yankees l'ont baptisée et pour cause. Des 40,000 habitants de Lewiston, 30,000 sont d'origine canadienne-française.

* * *

M. Gagné rappela d'abord le bon voisinage du Maine avec la Beauce, région du Québec où il est né. De Lewiston, la bonne vieille auto vous mène en un clin d'oeil dîner en ville dans la Beauce, agréable randonnée dont on rentre le soir même, farci de bonne humeur, de petit poisson, de galettes de sarrasin, de sirop d'érable et de nouvelles de la tante Célestine. Quand les routes sont nettoyées de neige, les autos ne font qu'un rond entre Lewiston et le Québec; visites mutuelles à l'allègre traversée de cette frontière qui n'en est pas une, de 240 milles de longueur entre le Maine et le Canada. Les deux font le meilleur ménage du monde; l'expression "à l'étranger", d'une des deux régions parlant de l'autre, ferait ouvrir des yeux grands comme ça.

* * *

Il y a très longtemps qu'il y a des Canadiens-français dans le Maine. On ne parle pas ici des *Français*, qui lui donnèrent son nom; de Champlain qui l'habita quatre ans avant d'aller fonder Québec en 1608; des Pères Jésuites de France qui y chantèrent à la même époque la première messe de Noël en Amérique du Nord. Cette première semence, après la défaite de la France en sa longue lutte avec l'Angleterre pour la domination du Nouveau-Monde, ne devait laisser comme traces que des noms. Il ne s'agit pas non plus d'une deuxième semence, permanente celle-là, celle des Acadiens chassés de leurs terres par les Anglais vers 1760 et qui se réfugient dans la région de l'Aroostook, dont les descendants aujourd'hui sont les incomparables cultivateurs de la pomme de terre, produit classique du Maine. Tout cela ne se rapporte guère au roman de Lewiston où nous voulons en venir, dont l'aurore se lève avec la grande invasion canadienne-française du Maine au XIXème siècle. De ces *Frenchmen*-là, il y a 120 ans qu'il y en a dans le Maine, comptés et en bon nombre. De la Beauce, ils viennent en premier lieu à Waterville, et là s'inscrivent officiellement la présence du premier arrivé, Jean Mathieu, en 1827. Quatre générations, depuis cette date, sont nées aux Etats-Unis.

* * *

Après Waterville, qui possède encore aujourd'hui un fort noyau de langue française, l'invasion se poursuit vers Augusta, la capitale, encore fortement teintée d'infusion canadienne. Puis le

SUITE EN 4ème PAGE

over

SUITE DE LA 1^{ère} PAGE

flot humain de plus en plus débordant se dirige sur Lewiston il y a environ 80 ans et là s'arrête, confiant en l'avenir entrevu, pour y construire la nouvelle et permanente demeure. Cette confiance de la première heure était magnifiquement fondée. Les débuts furent humbles, mais les temps sont bien changés, c'est Son Honneur le maire Gagné qui vous le dit!

* * *

Ces débuts des *Canucks* de Lewiston furent ceux de tous les autres centres textiles franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. On y emplit simultanément un "Petit Canada" et les filatures; père et enfants assez âgés, et même la mère quand c'est possible, prennent le chemin du "moulin". A cause des "mains" nombreuses, on parvient à faire des économies malgré la maigre pitance de chacun. On lance un petit négoce, un "magasin de variétés", un commerce de bois, une épicerie. On s'achète un *block*. Car ce miracle s'est souvent vu: la nombreuse famille franco-américaine, travaillant en bloc à la filature, propriétaire de l'immeuble à plusieurs logis qu'elle occupe ou loue à d'autres ouvriers, bien le contraire de ce qu'avance M. Raymond Tanghe, écrivain canadien-français, qui dans son *Esquisse américaine* veut que l'ouvrier américain ne possède que la chemise qu'il a sur le dos. Il n'a que sa chemise quand il arrive, mais son baluchon certes se remplume avec les années. Il y a une nuance.

* * *

Le groupement initial des Francos de Lewiston fut comme partout ailleurs à l'ombre du clocher, l'église paroissiale classique dont ils voulaient étayer leur survivance de catholiques de langue française. Pour longtemps, le "clocher" à vrai dire ne fut que symbolique: l'humble sous-sol, le "soubassement" classique aussi, font baptismal de tant de paroisses franco-américaines. Ils appelèrent les Pères Dominicains à leur aide. La pénurie, l'étroitesse, l'humilité des premiers jours, comme tout cela est loin dans le passé! Aujourd'hui ils possèdent la paroisse la plus riche, la plus peuplée du Maine et la plus belle église du diocèse de Portland, leur superbe SS. Pierre et Paul que tous les citoyens, catholiques ou non, désignent avec fierté à l'attention du visiteur. Cette paroisse-mère a considérablement essaimé; à Lewiston même se trouvent les paroisses Ste-Croix, Ste-Marie, Ste-Famille; dans la ville-soeur d'Auburn, deux autres paroisses encore. Il reste toutefois encore à SS. Pierre et Paul une foule énorme de 16,000 paroissiens; le dimanche, les messes doivent avoir lieu simultanément à l'église supérieure et au sous-sol pour parvenir à recevoir tous les fidèles. Les Pères Dominicains fondateurs dirigent toujours cette formidable agglomération paroissiale.

* * *

Les écoles paroissiales s'ouvrirent naturellement sous l'aile des églises, et sont comme ces dernières au nombre de quatre. La principale, celle de SS. Pierre et Paul, confiée aux Frères du Sacré-Coeur, compte 1800 élèves garçons répartis en cours primaire et secondaire. Les Soeurs Dominicaines dirigent une école de filles ayant aussi son cours supérieur. D'autres maisons d'enseignement servant Lewiston sont les Ursulines, les Soeurs de la Présentation et les Soeurs de St-Joseph. Aux oeuvres sociales, les Soeurs Grises jouent à Lewiston le grand rôle qu'elles jouent en plus d'un autre centre franco-américain, et dirigent un hôpital, deux orphelinats, un hospice et un asile. Et dans un avenir prochain, nous annonce M. Gagné, Lewiston ouvrira son collège classique bilingue, projet dont la réalisation dépasse déjà de beaucoup la simple espérance.

* * *

Le Lewistonais, né sociable, adore fonder des cercles de bons copains sympathiques, qui aiment causer de mêmes choses que lui. Il en fonde à propos de tout, dit le maire Gagné, et même à propos de rien. Et il faut dire qu'il a la main heureuse et qu'on trouve à Lewiston des cercles tels qu'il n'en fleurit guère ailleurs: l'Institut Jacques-Cartier, l'Orphéon, le Club Musical-Littéraire, le Foyer Musical, le Patronage des Beaux-Arts, les Vigilants, les Raquetteurs, etc. Toutes ces organisations se maintiennent depuis de longues années. L'Institut Jacques-Cartier, vert comme saule en avril, fête cette année le 75^{ème} anniversaire de sa fondation. Les Vigilants, outre de généreux subsides aux écoles paroissiales, patronnent les charmants Festivals de la Bonne Chanson, institution folkloriste de la Nouvelle-Angleterre. Enfin, un cercle de raquetteurs s'est acheté un théâtre et l'exploite à de jolis bénéfices, ce qui n'est pas précisément banal pour des amateurs de sports neigeux. S'il n'y a pas de neige, il y a toujours Ingrid Bergman, qui vient d'où il y en a beaucoup! Les arts sont donc

hautement prisés à Lewiston, et peut-être ne sauriez-vous en trouver de meilleure preuve que le *social pattern*, comme disent les Américains, de la "première famille" même de la ville, celle du maire. Tout le monde chante et joue du piano chez les Gagné, papa, maman et les sept enfants, et l'orgueil de papa balance agréablement entre son propre baryton et les talents de son septuor, qui chante à la radio.

Outre ces associations *sui generis*, nées de sa sociabilité et de son amour des arts, le Lewistonais abonde dans les grandes organisations mutuelles: Union St-Jean-Baptiste, Canados, Artisans, Assomption, etc. C'est un "good mixer" numéro 1, maître de la manière, plein de bonne humeur.

* * *

Il faudrait tout un volume pour décrire l'évolution économique de l'humble ouvrier de filature d'il y a 70 ans, dont le descendant est aujourd'hui installé partout aux premiers postes à Lewiston: politique, professions, industries, commerce, métiers spécialisés. Il a abordé tous les commerces, et c'est lui qui dirige les plus prospères, graduellement installés aux meilleurs endroits de la ville en une progression que rien n'arrête. Un groupe d'hommes d'affaires franco-américains s'unissait l'an dernier pour ouvrir un grand magasin au centre commercial de la ville, entreprise déjà florissante.

Côté journalisme franco-américain, cocarde encore au bonnet de Lewiston, berceau du *Messenger*, quotidien illustré et bien vivant, doyen de notre presse de langue française, fondé en 1880 et l'aîné des trois autres grands journaux francos dépassant la soixantaine ou au moins le demi-siècle, *L'Etoile de Lowell*, *L'Indépendant de Fall River*, *L'Avenir National* de Manchester. Le maire Gagné, avant de désertir le métier pour la politique, fut attaché comme rédacteur en chef au *Messenger* durant une vingtaine d'années. Sa colonne frondeuse et malicieuse, *L'Oeil*, faisait la joie de la confrérie.

* * *

Mais le panache particulier du roman de Lewiston est la situation de ses Francos en politique. M. Gagné n'est pas le premier maire franco-américain de sa ville, mais en sa sympathique personne symbolise probablement le mieux, par son propre roman, où peut arriver un Franco-Américain à Lewiston en une seule génération. Car le maire Gagné, natif de la Beauce, n'habite Lewiston que depuis 25 ans. Du Québec, il y suivit sa fiancée, devenue depuis Mme Gagné. Au bout des cinq ans réglementaires, il est citoyen américain. Muni déjà de bonnes études classiques au Québec, il pioche l'anglais d'importance et s'en rend si bien maître qu'on le nomme bientôt à la commission scolaire municipale. Plus tard vient l'échevinage, et en troisième échelon, la mairie. Comme M. Gagné ne s'inspire guère des vieux modèles pompeux, son discours d'inauguration fut d'une brièveté-éclair; en une demi-heure toute la cérémonie était bouclée. Un évêque, S. Exc. Mgr Feeney, auxiliaire de l'évêque de Portland, fit la prière d'usage. On n'avait jamais vu cela à Lewiston non plus, un évêque à l'inauguration d'un maire. La vieille mère, Mme Elphège Gagné de Québec, était là pour voir son petit garçon Louis-Philippe entrer en fonctions. Il n'est pas gros. Il était tellement enfoui sous les bouquets qu'elle faillit tout manquer.

* * *

Dans son petit *spitche* (comme on dit dans la Beauce), M. Gagné annonça les ministres de son cabinet, et les voici: Commission des Finances, M. Roméo-A. Bouvier. Commission des Travaux Publics, M. John-J. Mahoney, Jr.